

A photograph taken from a narrow alleyway between two orange-colored buildings. The alleyway leads to a beach with dark pebbles and a large, white-capped wave crashing against the shore. The sky is a clear, vibrant blue. A black street lamp hangs from the building on the right. The text "Cécilia Jules-Burth" is written in a white, cursive font in the upper left corner.

*Cécilia Jules-Burth*

*Danser sur  
le satin de l'eau*

Cécilia Jules-Burth

Danser sur le satin  
de l'eau



© Cécilia Jules-Burth, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8864-0

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

*Mljet ou la Haute Mer, Poèmes - 1976 - P-J. OSWALD, épuisé*

*Tous les jardins grenade, Nouvelles - 2012 - JS EDITEUR*

*Chemins Rebelles, Poèmes - 2015 - JS EDITEUR*

*Tiger ou les heures miracles, Roman - 2017 - JS EDITEUR*

*L’Affaire Véra Dévinovitch. Roman - 2021- Livre numérique*

Mail Cécilia Jules-Burth : [quietude@free.fr](mailto:quietude@free.fr)

Le désir est infini ce qui exclut  
Qu'aucune chose finie puisse le combler

SWAMI PRAJNANPAD – les yeux ouverts

*Soudaine fragilité qui se saisit de vous  
en ces lieux où tout n'est qu'évidence,  
ces abords de Gange où les familles transportent leurs morts  
d'un pas égal  
sans que n'affleurent jamais  
ni larme ni détresse.  
Autour d'elles les buchers fument.  
L'air tangué du parfum de l'encens.  
Et dans le ciel de l'aube  
métal et safran se confondent  
tandis que, sur le fleuve, dansent  
les flammes de l'offrande.*

Pendant des mois, pour Zelda, il n'avait été question que de cela, de ces souvenirs-là : Dehli, Bénarès, Khajurâho<sup>1</sup> ... Et plus que tout, du souvenir de Satyaki.

Le soir, dans le salon, devant la baie grande ouverte, elle restait immobile à regarder s'assombrir le ciel. Elle attendait. Des véhicules ralentissaient parfois devant la résidence, elle espérait que la jeep de Chino entamât enfin l'allée qui menait au garage. La porte coulissante aurait pu glisser lentement et l'applique lumineuse sur le crépi du mur commencer à cligner. Mais non, les voitures passaient, ne s'arrêtaient pas. Elle attendait encore, elle allait dans le bureau, allumait l'abat-jour, ouvrait le coffre-fort, effleurait du bout des doigts l'enveloppe. Elle tendait l'oreille pour percevoir des pas sur le gravier peut-être, ou ce chuchotis soudain de la serrure de la porte d'entrée dans laquelle on introduirait une clé. Mais non, rien... le silence. Elle refermait le coffre, cherchait le répertoire où elle avait noté le numéro, l'adresse.

Elle éteignait. Quittait l'appartement.

Une fois dehors, elle allait à grands pas. Elle longeait les haies, remontait la rue jusqu'au premier carrefour. C'était l'heure où, à l'intérieur des foyers animés, certains, enfin réunis, s'enlaçaient, d'autres s'apprêtaient à dîner, d'autres encore se décidaient pour un bar, le casino, une séance de cinéma. Dans

cette salle où elle se rendait souvent, quand une séance était finie, une autre prenait aussitôt la relève. Il n'y avait aucun intervalle entre les séances. C'était la raison pour laquelle elle appréciait cette salle. Elle aimait cette continuité. Elle ne se levait pas quand le film était fini, elle attendait que les lumières s'éteignent et que les images se mettent à défiler à nouveau, les mêmes que les précédentes ou d'autres images, peu lui importait.

Enfin lorsque tous les spectateurs avaient quitté la salle, qu'on descendait le rideau de fer, elle retournait dans le centre ville. Elle arrivait bientôt devant les halles, dépassait les emplacements des étals de poissonniers, la fontaine. Son pas se faisait plus rapide. Elle parcourait l'avenue bordée de palmiers dont la haute chevelure émeraude s'agitait mollement. Elle arrivait à la hauteur de l'Hôtel de ville. Là, à la lumière des néons, la vie battait son plein. Dans les bars, les restaurants, les night-clubs, se pressaient les amateurs de plaisirs étoilés. Elle continuait de marcher, elle ne se laissait pas distraire. Elle empruntait des rues étroites puis les avenues sur la corniche, elle arrivait bientôt dans les banlieues où se dressaient des barres d'immeubles dont seules quelques fenêtres étaient éclairées comme des pions d'or sur de gigantesques échiquiers. Des jeunes déambulaient, mains dans les poches, cagoules baissées, ou se groupaient à discuter ou à fumer, adossés contre les murs tagués. Leurs regards pesants la suivaient quand elle s'enfonçait dans la nuit.

Il n'y avait plus ensuite que les terrains vagues, les périphériques.

Elle entendait ses pas résonner tandis que sur l'asphalte s'allumait la lumière des phares qui faisait soudainement palpiter la nuit. Lorsqu'un véhicule passait en trombe, elle s'exerçait à retenir le plus longtemps possible ces faisceaux d'or sur la rétine pour que leur lumière la tienne sans cesse aux aguets.

Elle allait loin, trop loin, elle ne pouvait plus revenir. Quelques fois, épuisée, il lui arrivait d'entrer dans une auberge, d'y passer le restant de la nuit, de se réveiller le lendemain se demandant où elle pouvait bien se trouver. Comme s'il ne s'agissait que d'un de ces songes finissants durant lesquels vous ne sauriez déterminer si vous êtes encore assoupi ou si le jour a déjà surgi derrière les volets, chassant vos rêves et leur chaos.

Lorsque l'aube tardait à venir, elle restait allongée immobile et les draps crissaient à chacun de ses gestes. Aucune lueur ne passait sous la porte. Dehors, les branches des arbres remuaient faiblement, leur bruissement la faisait frémir. Elle se levait, écartait les rideaux, caressait de ses paumes brûlantes la surface glacée du vitrage. La sensation qui en résultait la ramenait à la conscience. Elle s'interrogeait : que faire d'un jour en plus dans une vie en moins ?



Puis, elle refaisait le chemin à l'envers ou hélait un taxi. Alors que le soleil était déjà haut dans le ciel, souvent, en approchant de l'entrée de l'immeuble, elle entendait ronfler un moteur. Chino était là, il se tenait au volant de sa voiture, impassible, le visage tourné non pas vers chez eux, mais vers la rue qui s'étirait, rectiligne. Sa vitre était baissée. D'une main distraite, il caressait la carrosserie. Entre le majeur et l'index, elle pouvait voir le bout de sa cigarette rougeoyer. Il ne bougeait pas, ne tournait pas la tête vers elle quand elle s'approchait de la jeep. Il portait seulement sa cigarette à ses lèvres. Il ne répondait pas quand elle l'interpellait.

ooo

Debout dans la grande salle de l'aéroport de Pointe-à-Pitre, les yeux fixés sur le tarmac, elle comptait les appareils qui décollaient et aussi ceux qui se posaient sur les pistes. Elle regardait les voyageurs assis près d'elle, les couples, les familles, les enfants, les hommes et les femmes qui déambulaient, le portable à l'oreille. Le ciel brillait d'un bout à l'autre de l'horizon.

Elle ouvrit son sac, en vérifia le contenu. Elle avait les mains moites.

À travers les vitres de l'aéroport, il lui semblait encore voir s'enrouler en spirale la fumée de la cigarette de Chino.

L'humidité nocturne habillait d'une chape huileuse le capot de la jeep. Chino le savait bien : il fallait être vigilant, on n'y voyait pas. Ce brouillard dense et poisseux, épais comme de l'étoupe, n'était pas prêt de se dissiper et le jour n'était pas encore levé.

La veille au soir, après avoir vu Zelda s'approcher de la voiture dans l'intention de lui parler, puis s'en retourner et disparaître derrière la porte de l'immeuble, il avait redémarré et il était parti. Il était parti ou bien il s'était enfui ? Il n'avait pas pu monter à l'appartement, tourner la clé dans la serrure, aller à tâtons vers la chambre, ôter ses vêtements et se glisser sous les draps... Le corps de Zelda contre lui, sa chaleur, son parfum, sa peau contre la sienne... Quand bien même il l'aurait voulu, c'était au-dessus de ses forces.

Il s'était donc arrêté un peu plus loin dans l'avenue, comme il le faisait maintenant pratiquement toutes les nuits. Il avait attendu que les heures passent, s'était assoupi...

Plus tard, nuque raide, langue pâteuse, il avait remis le contact, appuyé le pied sur le champignon et il était allé chercher Hal et Thadeusz. Habituellement, tous les trois, ils se rendaient au chantier chacun séparément, mais aujourd'hui était un jour à part. Une assemblée devait se tenir pour que les salariés décident d'une grève. Chino avait donc rejoint Hal et Thadeusz et, ensemble, ils avaient pris la route.

Et maintenant Chino se disait : « Pourquoi ne pas rentrer tout de suite, dire à Zelda à quel point il regrettait, qu'il allait changer, que tout pouvait encore s'arranger ? »

Il y avait eu un temps où Chino, que Zelda soit à l'appartement ou pas, se levait aux aurores, se préparait, avalait à la hâte un café et sautait dans la jeep. Même à cette époque là, il y aurait eu moyen de sauver son couple. Il fallait seulement qu'il prenne quelques instants, qu'il se mette à réfléchir, à bien peser le pour et le contre. Il en serait arrivé à conclure qu'il aimait encore sa femme, que cela valait le coup d'essayer.

Et il y avait eu un temps aussi, plus reculé encore, où Chino peinait à quitter le lit parce qu'il ne voulait pas cesser de contempler, entre les draps, Zelda